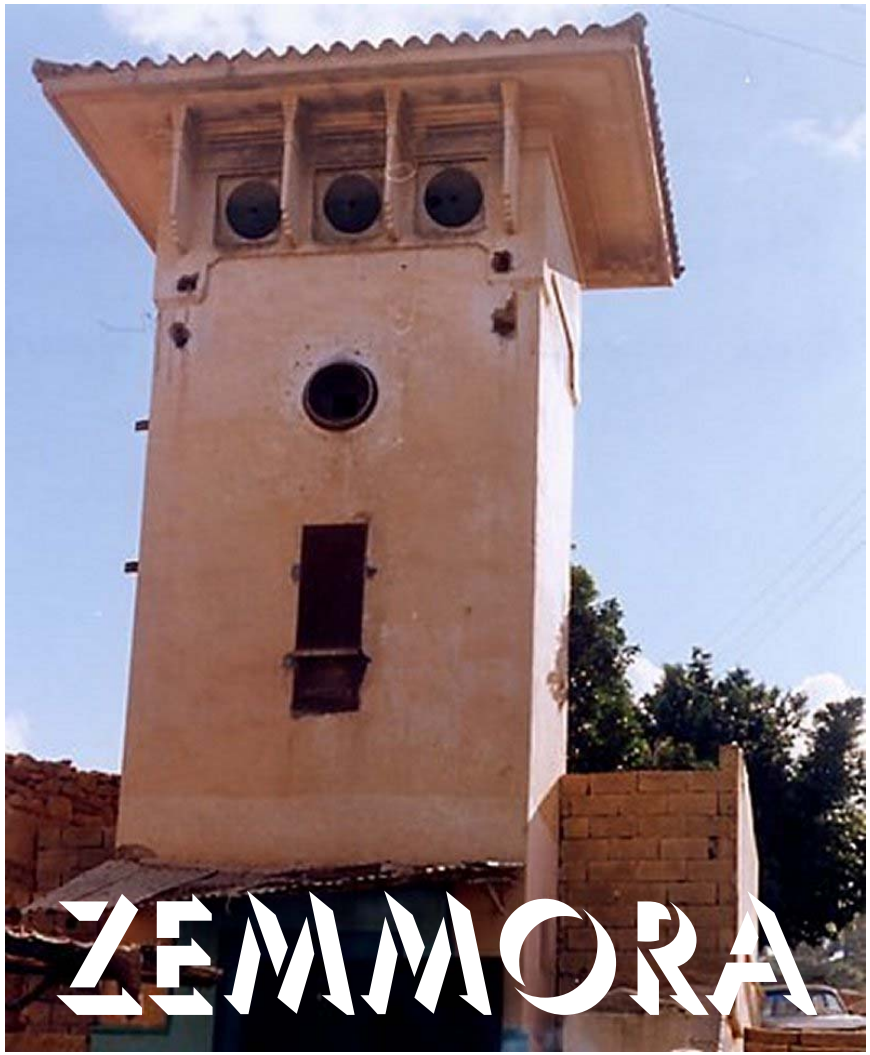


© juin 2007

La loi du 11 mars 1957 précise que les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective sont interdites. Toutes citations, représentations, reproductions, intégrales ou partielles faites sans le consentement de l'auteur, de ses ayants droit ou ayants cause, seraient illicites et constitueraient une contre-façon sanctionnée par les articles 425 à 429 du Code pénal.

SOMMAIRE

SOUVENIRS Page 5
GOUNGA Page 7
PILOU Page 9
VACANCES Page 11
VEILLÉES AU CLAIR DE LUNE Page 12
ZORRO Page 13
LA VALSE DES GÂTEAUX Page 15
ZEMMORA Page 19
UNE NUIT SUR ZEMMORA Page 21
ÉTOILES FILANTES Page 23
XÉNOPHILES Page 24
COMBIEN J'AI DOUCE SOUVENANCE Page 25
LES CIGOGNES Page 29
MON PÈRE Page 32
L'ESCALIER DE MON PÈRE Page 33
LA MAISON DE MON PÈRE Page 35
QUE MA FORÊT EST BELLE Page 37
LA GIFLE Page 41
MICHEL SERVES Page 43
CYPRIEN Page 45
SI BETTACHE Page 47
MADAME SILVIO Page 51
LE GARDE-CHAMPÊTRE Page 52
MONSIEUR PRIETTO Page 55
L'ÉCOLE DE MON ENFANCE Page 59
LE PHARMACIEN Page 63

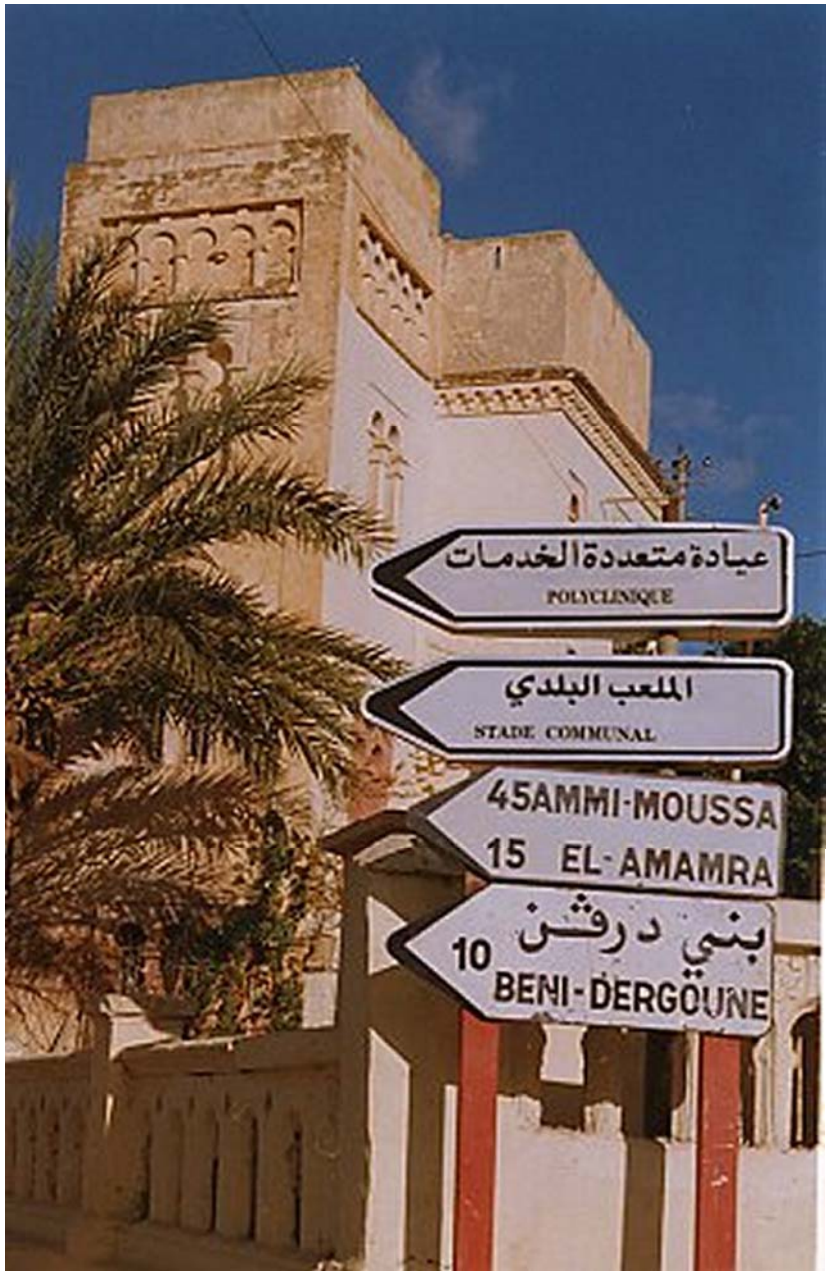
MADEMOISELLE ROSINE Page 65
HISTOIRE D'HUILE Page 69
NOSTALGIE Page 71
ZEMMORA... AUTREFOIS Page 73
ZEMMORA DE A À Z Page 76
NON, JE N'AI PAS OUBLIÉ Page 77
QUARANTE ANNÉES DÉJÀ Page 79
IL RADOTE Page 81
IMAGES Page 83
FENÊTRE SUR SOUVENIRS Page 85
KALÉIDOSCOPE Page 87
MA MAISON Page 95
MA PREMIERE CLASSE Page 97
CARRIÈRE Page 101
RETROUVAILLES Page 105
PHOTOS Page 107
ENTRE LA TERRE D'EXIL... ET Page 109
ANDRÉ ET MICHEL Page 112

Z appez vos souvenirs, et un instant vene **Z**
E voquer Zemmora et notre cher pass **E**
M archer en ses forêts, humer leur doux parfu **M**
M élange d'eucalyptus, de ***gueddim*** et de thy **M**
O uvrir grande la porte à notre Eldorad **O**
R evoir notre village, afin de retrouve **R**
A ssurément émus, notre belle sag **A**

S O U V E N I R S

C'était mon Algérie, mon pays magnifique !
Son souvenir m'emplit d'un émoi nostalgique.
Voir ma ville, Mascara, le lieu de ma naissance,
Retrouver Zemmora, berceau de mon enfance,
Revivre à Bel-Abbès ses moments fabuleux,
Quel délicieux programme ! Quel défi merveilleux !

Z oomez votre passé, vous y retrouvere **Z**
É tonnemment présente, étrangement vivac **E**
M algré le poids des ans, au fond d'un vieil albu **M**
M agiques, quelques photos, dans le capharnaü **M**
O combien délicieux et tendrement rétr **O**
R eliques de jeunesse, les photos souveni **R**
A llègrement gardées dans tout ce falbal **A**



GOUNGA

J'avais trois ans peut-être, ou peut-être un peu moins,
Et cherchais un objet que j'avais désigné
D'un langage sibyllin, évident néanmoins
Pour moi-même, qui l'avait un moment dédaigné.
« *Je veux Gounga !*
- *Dis-moi, c'est quoi, Gounga ?* »

M'interrogeait ma mère, surprise et intriguée.
À quoi je répondais, ratifiant l'évidence :
« *Gounga !* »
Perplexe, elle me montrait une peluche reléguée,
Sans obtenir de moi la moindre rémittence.
« *Je veux Gounga !*
- *Chéri ! C'est quoi, Gounga ?* »
Implorait-elle encore, le visage peiné.
Et moi, je répétais, en martelant le mot :
« *Gounga !* »
Plus elle cherchait en vain, plus j'étais obstiné,
Réclamant derechef, impénitent marmot :
« *Je veux Gounga !*
- *Mais, dis-moi ! C'est quoi, Gounga ?* »
Longtemps plus tard enfin, au cours d'un rangement,
Elle sortit d'un placard une petite voiture.
« *Voilà Gounga !* »
Criai-je triomphant, saisissant promptement
La voiture en fer blanc, bigarrée de peinture.

PILOU

Alexis, dit Pilou, aîné et respecté,
Reconnu de la bande le chef incontesté,
Réunissait ses preux, Jacky, Jean, Pépico,
Awad, Sénouci, Michel, Ramonico,

Imposant à chacun un gage d'adhésion,
Pour renforcer du groupe la stricte cohésion.
Acte de ralliement… ou acte d'allégeance,
Mais qui ne concédait la moindre transigeance.

Or, il advint qu'un jour, le gage fut horrible :
Pilou avait prescrit, sur un ton inflexible,
D'ouvrir grande la bouche, aux membres de sa bande,
Afin d'y recevoir, en matière d'offrande,

Le crachat globuleux qu'il y projetterait.
Bannissement promis à qui s'y soustrairait.
Le message était clair : communauté totale !
On partage tout… ou rien ! Règle fondamentale.

Au passage du chef, blême, mais dissident,
Je pinçai les lèvres et resserrai les dents,
M'excluant ce jour-là sans appel de la bande,
Qui partit peu après en folle sarabande.

VACANCES

Lorsque j'avais quatre ans, quand venaient les beaux jours,
Mes parents accueillaient, pour de petits séjours,
Mon oncle Élie, ma tante Cécile et mon cousin
De cinq ans mon aîné, espiègle et taquin.
J'ai très tôt respecté la hiérarchie de l'âge,
Et mon admiration lui allait sans partage.
Mon grand cousin Marcel incarnait mon idole ;
Je quêtais son avis, je buvais sa parole.
Alors, coulaient les jours, joyeux et bienheureux,
De tendres confidences, de souvenirs fameux,
De douces retrouvailles, d'affection partagée.
Souvent, apparaissait, la face protégée
Par d'épaisses lunettes, un étrange personnage :
Sous sa robe de chambre, il paraissait sans âge.
Drapé d'un voile blanc, sanglé d'une ceinture,
Il semblait un fantôme en pleine forfaiture.
Il entrait, brassait l'air tout en gesticulant,
Émettant quelques sons, avançant, reculant,
Enfin disparaissait aussi soudainement...
Il me faut l'avouer, assez curieusement,
Vibrant à ces instants d'une intense émotion,
J'appelais mon cousin avec agitation,
Pour lui faire observer ce masque d'épouvante.
Il n'était jamais là ! Pas plus la fois suivante,
Lorsque reparaissait le troublant personnage.
Il ne l'a jamais vu ! Et c'est vraiment dommage !

VEILLÉES AU CLAIR DE LUNE

Il me souvient encor des veillées d'autrefois,
Des longues nuits d'été, à l'heure où la fraîcheur
Épandait ses bienfaits, on s'installait tous trois,
Sur le pas de la porte, goûtant notre bonheur :
Mon père se laissait choir lourdement sur sa chaise,
Ma mère déployait sa chaise longue en bois,
Moi, langoureusement étalé à mon aise
Sur une natte au sol. Heureux comme des rois !
C'étaient… les choses simples de la vie.

Mon père et ma mère devisaient gravement.
Un voisin attardé, regagnant sa demeure,
Saluait au passage, cérémonieusement :
« *On prend le frais, Jacob ? Il fait bon à cette heure !*
- *C'est l'instant le plus doux*. » lui répondait mon père.
Et immanquablement, souhaits de bonne nuit,
Banalités. Magie du verbe qui opère
Réelle connivence, rapprochement fortuit.
C'étaient… les choses simples de la vie.

Les voix de mes parents se faisaient plus feutrées,
Parfois entrecoupées de silences complices.
Ils voulaient m'épargner les peines rencontrées
À joindre les deux bouts, les réels sacrifices
Qu'ils s'imposaient alors, pour prix de mes études.
La nuit s'épaississait, s'amenuisait le bruit,
L'heure était au repos, à la mansuétude,
L'horloge de l'église allait sonner minuit.
C'étaient… les choses simples de la vie.

ZORRO

Delpeint le forgeron, recevait des colons
Leurs chariots à revoir : serrage de boulons,
Échange d'un moyeu, graissage des essieux...
Il les laissait garés, artisan consciencieux,
Dans la rue de l'Église, non loin de l'atelier,
Un lieu pour les enfants, connu et familier.

Nous prenions possession des chariots invalides,
Nous devenions alors ces guerriers intrépides

Et simulions l'assaut de cette diligence.
Des renforts survenaient, alertés par l'urgence.
Sous le commandement d'un vaillant capitaine,
La bataille faisait rage, son issue incertaine,

Les projectiles sifflaient, couvrant les cris de guerre :
Pan pan ! Ss ss ! Bing bang ! Dans un bruit de tonnerre.
Bientôt les défenseurs, écrasés sous le nombre,
Devaient battre en retraite, quand surgissait une ombre :
Zorro l'incorruptible, chevalier de justice,
Toujours apparaissait, à cet instant propice.

Restaurateur du droit et redresseur des torts,
Il était le plus fort, parmi les hommes forts !
Le visage masqué, son épée à la main,
Ceint dans sa cape noire, il semblait surhumain.
Il était notre idole, ce cavalier véloce,
Nous éprouvions pour lui émulation précoce.

Delpeint nous observait, le regard amusé,
Débonnaire, indulgent, ayant réalisé
Qu'il fut enfant naguère, évidemment joueur,
Esquissant un cri bref, si quelque agitateur
Lui desserrait le frein, au patin déglingué
D'un lourd chariot de ferme, vétuste et fatigué.

LA VALSE DES GÂTEAUX

Quand approchait ***Pessah***, mes parents achetaient
Deux fois plus de ***galettes*** qu'ils n'en consommeraient.
Je les revois encor, croquantes et craquelées,
Ces ***galettes*** Gourion, aux formes dentelées.

Selon son habitude, ma mère prélevait
La part de nos voisins, puis elle la réservait,
Proprement disposée dans de belles assiettes,
Recouvertes aussitôt d'éclatantes serviettes.

Delrieu et Serrano, Thomas et Osmani,
Chatain, Dadi, Delpeint, Cerdan et Mimouni,
Chaque année autrefois, en recevaient l'offrande,
Car le cœur est altruiste, quand l'amitié est grande.

Au temps du ***Ramadan***, Osmani, Mimouni,
Nous faisaient apporter un grand plateau garni
De pâtisseries fines, plaisamment décorées,
Au parfum de cannelle, aux couleurs mordorées :

Des petits gâteaux secs, nappés de sucre glace,
Chamarrés de bonbons sur toute leur surface ;
De blondes ***zlabillas***, aux formes bigarrées,
Ruisselantes de miel ; quelques dattes fourrées ;

Et ces autres merveilles, dont ils avaient recette :
Des ***cornes*** ou des ***kindlettes***, ou bien des ***skandriettes***
Des ***mekrods*** mielleux, que chacun affriande,
Des ***cigares***, enrobés à la pâte d'amandes.

Pour célébrer ***les Pâques***, Serrano ou Chatain
Pâtissaient la ***mouna*** : pétrie dans son levain,
La brioche onctueuse à l'arôme léger,
Finement parfumée à la fleur d'oranger,

Jaunie par l'apport d'œufs, aux formes redondantes,
Sous sa croûte dorée savoureuse et fondante,
Chaude encor du fournil, nous était apportée
Sur un plateau, soigneusement empaquetée.

Car en ces temps heureux de confraternité,
Où l'amitié sincère avait droit de cité,
Où prévalaient l'estime et le respect d'autrui,
Car en ces temps heureux dont nous fûmes instruits,

Par-delà cette valse d'assiettes garnies,
Galettes, ***mekrods***, ***mounas***, aux saveurs infinies,
Qui circulaient alors dans un ballet réglé,
Par-delà cette valse de plats fignolés,

C'étaient trois religions, étroitement unies,
Trois cultes s'exprimant en parfaite harmonie,
Et qui coexistaient d'un élan fraternel,
Sous l'égide d'un Dieu, Un et Universel.

ZEMMORA

Ce fut à Zemmora que coula ma jeunesse,
Dès ma petite enfance, entourée de tendresse.
Dix-neuf ans de ma vie, qui m'ont vu apparaître
Élève en mon école, avant d'y être maître.
Je referme les yeux, grisé de souvenirs,
Écrasant une larme, étouffant un soupir.

Je revois tout là-haut, surplombant le village,
La voie ferrée étroite, où chaque jour s'engage
Un tortillard poussif, au bruit obsessionnel :
Il franchit le viaduc, plonge dans le tunnel,
Haletant et fumant, après un sifflement
Sinistre et prolongé, un avertissement.

Je revois les forêts ceinturant le village,
Plantées de conifères, donnant au paysage
Un caractère grandiose et immensément beau.
Je vois la Grotte du Lion, au seuil d'un boqueteau,
Qui fut ainsi nommée, car elle fut autrefois
La tanière d'un fauve. J'ai ai frémi parfois,

Imaginant la bête, tapie, prête à bondir
Sur l'innocent badaud venu pour s'ébaubir.
Je revois l'aloès qui bordait les chemins,
La Placette de l'Église, dans ces petits matins
Insolents de soleil, à l'ombre des mûriers
Des deux eucalyptus et des verts oliviers.

J'évoque ses maisons aux persiennes baissées,
Son Église, sa Mosquée, côte à côte dressées,
Symbole de tolérance et de coexistence
Que je livre à un monde en pleine effervescence.
Zemmora est resté, malgré temps et distance
Zemmora : mon village, berceau de mon enfance.

UNE NUIT SUR ZEMMORA

Le jour s'est assoupi sur Zemmora grisée.
Le soleil a cédé sa couche embrasée
À la lune, sa mie, venue le relayer.
À l'horizon vermeil, il semble rougeoyer,
Avant de s'éclipser vers d'autres continents,
Au firmament bruni, les cieux incontinent,
Ont salué la lune, aussitôt apparue,
Aussitôt escortée d'une étoile accourue,
Puis de dix, puis de cent, de myriades d'étoiles,
Que l'astre fascinant intercepte et dévoile.

La nuit s'est installée, langoureuse et suave,
La vie s'est fait mystère, abandon et dérive.
Le silence se glisse, complice et connivent,
Altéré seulement par un souffle de vent,
Le bruissement des feuilles, le frou-frou d'un insecte,

Le survol d'un rapace, une rumeur suspecte,
Le ululement sec de la hulotte en chasse,
La partition d'amour d'un crapaud qui coasse,
Le frôlement d'un chat à l'allure furtive,
Dans l'alanguissement de la tiédeur lascive.

Sous la torpeur complice et calme de la nuit,
Quand le silence enfin, reconquiert sur le bruit
Les droits imprescriptibles qui lui furent octroyés,
Quand les astres étoilés, à nouveau déployés
Sous la voûte céleste, infiniment sereine,
Dansent le menuet, que la lune, leur reine,
Préside chaque soir, du haut du firmament,
C'est là que j'ai senti, sans doute obscurément,
La relativité de l'Homme, implacable,
Face au monde éternel et incommensurable.

ÉTOILES FILANTES

Dans les nuits lumineuses et phosphorescentes
De la terre d'Algérie, il arrivait souvent
Qu'une étoile filante, aux formes luminescentes,
Traversât le ciel pur, dans un sillage d'argent.
Ma mère disait alors, d'une voix affectée :
« *C'est l'âme d'un défunt, trépassé à l'instant,*
Qui se fraie un chemin entre la voie lactée,
Pour aller occuper sa place au Paradis. »
Pris dans l'imaginaire de mes tendres années,
Je suivais, haletant, l'astre furtif, tandis
Que m'agitaient soudain les affres insoupçonnées
Du mystère de la Mort, du mystère de la Vie,
Du mystère insondable et incompréhensible
D'une âme fugitive, assurant sa survie,
Et demeurais saisi d'un effroi indicible.

XENOPHILES

Tout nous prédisposait à être xénophiles :
Des ethnies respectives, des cultures spécifiques,
Un parcours héroïque aux tracés difficiles,
Semé de sacrifices, d'événements tragiques…

Tout nous prédisposait à la coexistence,
Nos particularismes et plusieurs religions,
Le respect mutuel de toute différence,
La désapprobation des formes d'exclusions.

Tout nous a préparés à être tolérants :
Ce passé façonné dans un creuset d'épreuves,
Ce présent conjuguant les différents courants.
Il n'est qu'à réfléchir pour en trouver les preuves :

Siciliens ou maltais, espagnols, italiens,
Ou juifs de Tétouan qui fuyaient l'oppression
Avec les autochtones avions tissé des liens,
Où solidarité, amitié, compassion,

Trouvaient place éminente. Les français quant à eux,
Alsaciens, béarnais, francs-comtois d'origine,
Attirés par l'espoir d'un destin fabuleux,
Y avaient mis leur cœur, plus qu'on ne l'imagine !

Que nous fussions Isaac, Seddik, Slimane, François,
Nous étions animés d'un même élan tonique,
Par Allah, Jéovah ou Jésus, je conçois
Que l'on ait transcendé l'esprit œcuménique.

COMBIEN J'AI DOUCE SOUVENANCE

Combien j'ai douce souvenance
Des arbres drus de mon enfance.
Ils furent témoins de ma jeunesse,
Et de mes premières prouesses.

Deux gros eucalyptus,
Non loin d'un tumulus,
Se dressant fièrement
Dans le bleu firmament.

Des oliviers noueux,
Sur un sol caillouteux,
Ployant leur frondaison
Face à notre maison.

Forêt drue de sapins
Que, hardis galopins,
En fière sarabande,
Escaladions en bande.

Les vergers ambrosiaques,
Aux fruits paradisiaques,
Oranges, mandarines,
Exquises nectarines.

Filandreux aloès,
Au sauvage faciès,
Épineux et velus,
Qui bordaient les talus.

Palmiers périphériques
Sur la place publique,
Qui sur leur longue échasse
Défiaient le temps qui passe.

Volumineux mûriers,
Où jeunes écoliers
Dansaient la farandole,
Dans la cour de l'école.

Combien j'ai douce souvenance
De ces témoins de mon enfance.
Témoins pudiques et silencieux,
Qui se profilent dans les cieux.

LES CIGOGNES

Jadis à Zemmora, sur le transformateur,
Un couple de cigognes, au cycle migrateur,
Avait bâti son nid. Et dès lors, chaque année,
Elles quittaient leur Alsace, passaient les Pyrénées,
Puis traversaient l'Espagne jusqu'en Andalousie,
Sans jamais s'écarter de la route choisie.
Si distance et trajet semblaient un handicap,
L'instinct héréditaire leur maintenait le cap.
Elles passaient Gibraltar et son fameux détroit,
Le Maroc et son Rif, l'Algérie... Quel exploit,
Quand enfin parvenus au terme du voyage,
Ces oiseaux élégants au sobre fuselage,
Redécouvraient ravis, aux premiers jours d'automne,
Leur nid Zemmoréen, tout en haut du pylône !

Elles s'installent aussitôt, et aussitôt à l'œuvre,
Chacune à restaurer adroitement manœuvre,
Sans plus se concerter sur les tâches à remplir.
Elles ont le geste sûr, s'entraident sans faillir :
Attitude admirable, exemplaire et modèle
D'un couple solidaire, monogame et fidèle.
Le nid est restauré : brindilles et duvet
Patiemment assemblés l'ont rendu plus douillet.
La nichée trouvera un gîte confortable.
Le temps est à la ponte, propice et favorable.
Le mâle a déployé son col long et gracile,
A claqué de son bec, ce claquement nubile

Qui séduit la femelle, pâmée d'aise et de liesse,
De passion contenue, d'amour et de tendresse.

Tout le reste est conforme aux lois de la nature :
Trois cigogneaux bientôt, quêtant leur nourriture,
Émergeront du nid, chancelants et fragiles,
Car encor dépendants, car encor malhabiles,
Claqueront de leur bec, en voyant leurs parents
Leur porter à tire-d'ailes insectes et aliments.
Dès l'âge de deux mois, promus aptes à voler,
Ils pourront désormais sans risque se mêler
À la grande aventure du peuple migrateur,
Et s'envoler confiants vers un climat meilleur,
Après regroupement, à l'aube de l'été,
Tôt un matin de juin. C'est leur nid déserté
Qui dira leur départ vers la lointaine Alsace,
Leur longue randonnée courageuse et pugnace.

MON PÈRE

Il allait psalmodiant d'ardentes litanies,
Prônant sa foi en Dieu, respectant les ethnies,
Cultivant la bonté, l'honneur, la tolérance,
Contre les coups du sort, maintenant l'espérance.
Il rendait grâce à Dieu, chaque jour d'avantage,
De vivre et de survivre, en un vibrant hommage.
Candide et amène, humble et débonnaire,
Il suivait son chemin, modeste itinéraire,
Tutoyant les sentiers fervents de la prière
Et de l'intégrité. Il a été mon Père.

L'ESCALIER DE MON PÈRE

Jadis à Zemmora, face à notre maison,
Compensant du chemin la forte inclinaison,
Un petit escalier invitait au passage,
Rehaussé d'une rampe, facilitant l'usage.

Si l'on a retiré la rampe incitative,
Mesure sécuritaire, autant que préventive,
Théâtre des exploits de nos jeunes années,
Chutes acrobatiques, glissades alternées,

L'escalier est resté. Les anciens l'ont nommé
En hommage à mon père, autrefois estimé
Pour son intégrité et son humilité,
L'escalier de Jacob. Le nom lui est resté.

Il y a bien longtemps que les derniers ***roumis****
Ont quitté le village, leurs maisons, leurs amis :
Leur souvenir s'estompe, bien qu'ici-là subsiste
La trame d'un passé qui à l'oubli résiste.

Quand deux octogénaires, par un heureux hasard,
Zemmoréens de souche, quarante années plus tard,
Se croisent au village, c'est toute leur enfance,
Que leurs mots enjoués ressuscite et relance.

Pour évoquer un lieu, conter une anecdote,
Ils gardent l'esprit clair, bien que la voix chevrote.
Point n'est besoin de rue, l'escalier de mon père,
Malgré le poids des ans, leur tient lieu de repère.

Roumis : non musulmans

LA MAISON DE MON PÈRE

S'il est une maison
Qui est restée en moi
Bien plus que de raison
Une source d'émoi,

C'est naturellement
Ma demeure première :
Modeste appartement,
Inondé de lumière.

Je le vois s'animer
Du souffle de la vie,
Et ne puis réprimer
Une impossible envie :

Revivre un court instant,
Entre mes père et mère
Dans ce cadre envoûtant,
Mon bonheur éphémère.

ZEMMORA D'HIER... ET D'AUJOURD'HUI

QUE MA FORÊT EST BELLE !

Dans le petit matin flamboyant de l'été,
J'ai gravi ma forêt avec agilité,
Escaladant les roches, sautant les monticules,
Dopé par le soleil, l'ardente canicule,
Stimulé par l'attrait de belles découvertes,
Entraîné par mes pieds, véloces et alertes.
Que ma forêt est belle !

Le thym sur les versants poussait à volonté.
D'étranges religieuses, avec gracilité,
À l'ombre des sapins redressaient leurs cornettes

Sous le regard narquois d'immortelles en clochettes.
Quelques pommes de pin me laissaient apparaître
Leurs petits grains de **znin** à l'arôme sylvestre.
Que ma forêt est belle !

La chouette à ma vue cessait de hululer.
Le lièvre effarouché préférait détaler.
Le chacal retenait ses longs glapissements,
Du fond de sa tanière, pour m'épier sourdement.
L'aigle seul tournoyait au-dessus de ma tête,
Se rapprochant de moi en courbe centripète.
Que ma forêt est belle !

Un concert orchestrait la futaie ombragée :
Le chant du rossignol atteignait l'apogée.
Un grillon sifflotait et par intermittence,
Des frôlements discrets révélaient l'existence,
Au seuil d'un boqueteau, de petits mammifères
Tapis dans les feuillages d'énormes conifères.
Que ma forêt est belle !

Un peu avant midi, selon mon habitude,
Enivré par l'air pur et par la solitude,
Je déboulais les pentes, lancé à fond de train,
Sifflant pour m'étourdir, chantant avec entrain.
Par la chaleur torride, je m'avouais vaincu,

Pourtant, plus que jamais, je restais convaincu
Que ma forêt est belle.

LA GIFLE

Dans les années cinquante, Bénaïssa et moi,
Nous eûmes le fou rire : débordement d'émoi
Qui de l'ordre établi, pour un instant se rit,
Et fait fi, nonobstant le Règlement prescrit
Inhérent à la classe. Cascade d'hilarité.
Le rire est contagieux, suggère complicité.
Indubitablement, nous dérangeons le cours.
Le maître imperturbable, accentue son discours,
Nous observe en silence, de son regard sévère,
L'air réprobateur, et bien qu'on persévère,

Il poursuit sa leçon, patient, imperturbable.
Le fou rire se prolonge, inextinguible, coupable,
La main devant la bouche, comme pour dissimuler
Les spasmes qui l'agitent, et croyant simuler
L'attitude studieuse, malgré le hochement
De têtes dodelinantes, promues au châtiment.

Le maître s'interrompt, et soudain excédé,
Va vers Bénaïssa, de son pas décidé,
Arme son bras, ajuste son tir, posément…
La gifle claque, sèche, cinglante, inopinément,
Brutale et humiliante, pénitence suprême,
Dans le froid de la classe et le froid matin blême.
Ensuite vient mon tour. La main était rôdée.
Dans le silence craintif de la classe bridée,
Tandis que mortifié, je ressens sur ma joue
Cette marque implacable, qui blesse et désavoue,
Cette chaleur cuisante de sa main punitive,
Et que mes yeux s'embuent, réaction émotive,
Des sanglots de la honte, durement refoulés…
Rétrospectivement, mes dix ans écoulés
Ont laissé sur ma joue stigmates douloureux :
Pour un rire… un peu fou, un soufflet vigoureux.

MICHEL SERVES

Savon, blaireau, tondeuse ou bien rasoir,
Michel Serves officiait du matin jusqu'au soir :
Pendant des décennies, les têtes blanchissantes,
Les têtes puériles, les têtes grisonnantes,

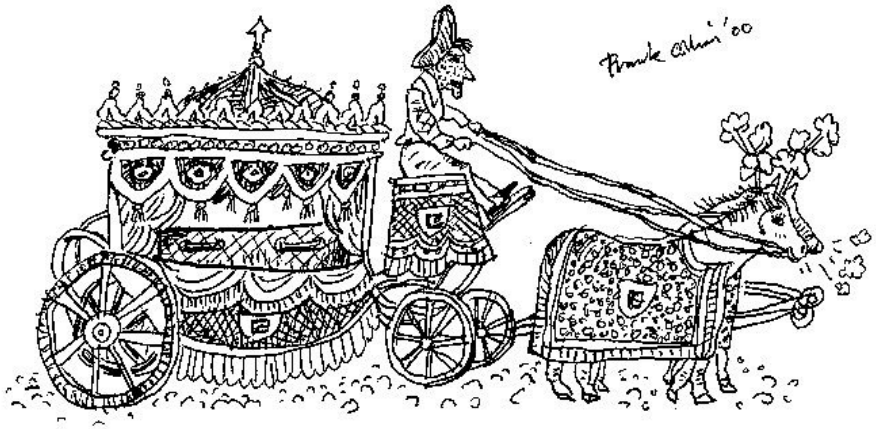
Ont sous ses doigts experts retrouvé leur fraîcheur,
Leur pouvoir séducteur, leur talent aguicheur.
Un adroit coup de peigne, quelques coups de ciseaux,
Redonnaient au client figure de damoiseau.

Et le coup de miroir, en fin de prestation,
Qui du coup d'œil final quêtait approbation.
Cependant qu'il taillait, rasait ou recoiffait,

Michel Serves causait et de sa voix feutrée,
À la tête du client, évoquait… la rentrée,
La moisson, les potins, ou bien le temps qu'il fait.

CYPRIEN

Habituellement, Cyprien conduisait
Sa branlante charrette, pendant qu'il quérissait
Devant chaque maison, les déchets domestiques.
Mais parfois, il troquait ses vêtements rustiques
Pour son beau complet noir et son fidèle bourrin
Traînait le corbillard, passementé d'or fin.
Cyprien convoyait, sous le lourd catafalque,
Les défunts que la Mort, insatiable, défalque,
Que n'en a-t-il conduits, pendant des décennies,
Pour leur dernier voyage, dans cette symphonie :
Les sabots du cheval, martelant lourdement
L'asphalte du chemin, incommensurément ;
Glauques sanglots du glas, s'égrenant gravement ;
Les litanies du prêtre, quêtant dévotement
Dans la langue d'Horace*, paix et miséricorde ;
Le flux de l'assistance, à la voix monocorde,
Murmurant les répons*, psalmodiant les cantiques.
Ces funèbres cortèges, tragiques et mimétiques,
Qui escortaient le mort, tristement, pas à pas,
Ces ultimes convois... qui de vie à trépas...



NOTES D'ACCOMPAGNEMENT

Cyprien : Autre figure emblématique de Zemmora. À la fois ramasseur des ordures ménagères et croque-mort.

Horace : poète latin. A vécu de 65 à 8 avant Jésus-Christ.

Repons : chant alterné dans l'office liturgique romain

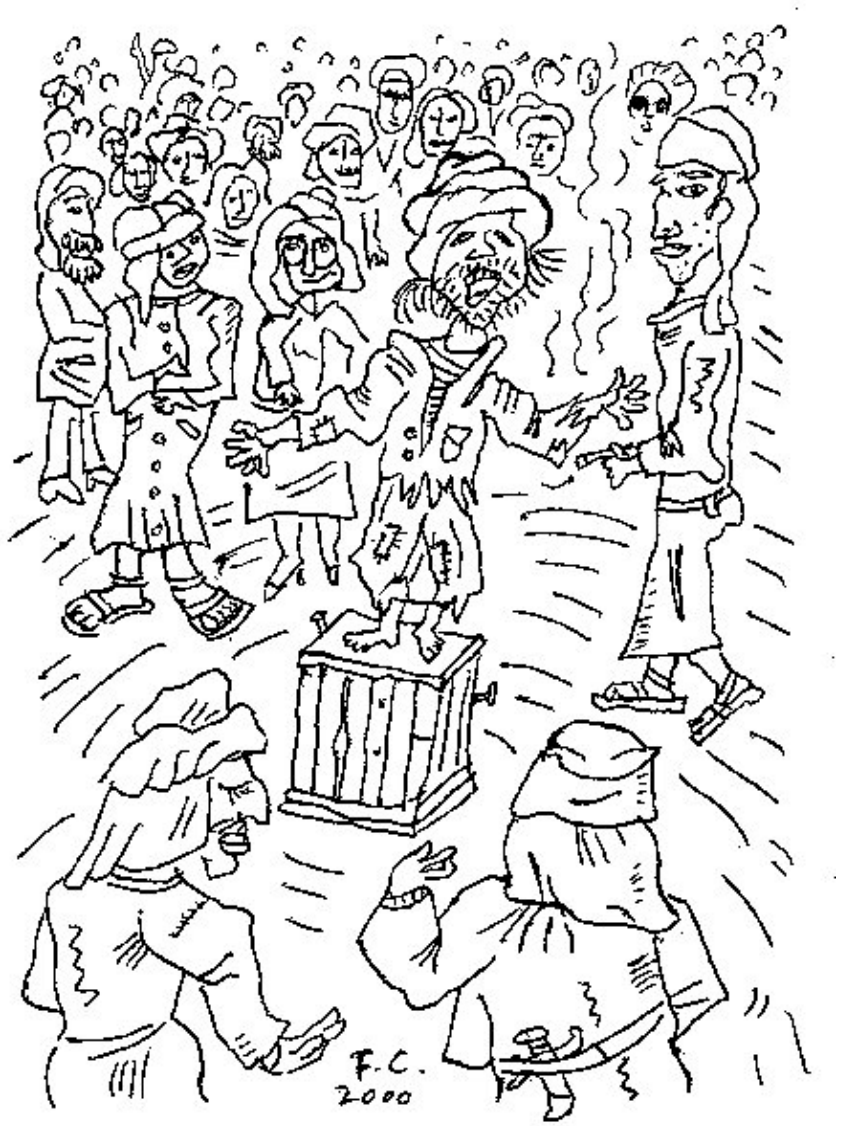
SI BETTACHE

La cage d'escalier d'un immeuble vétuste,
Abritait autrefois un curieux personnage :
Petit, gras et trapu, la démarche auguste
Et les yeux pétillants, il paraissait sans âge.
Sous sa face hilare et sa barbe hirsute,
Il avait d'un messie l'aspect charismatique.

Revêtu de haillons, lainage et toile de jute,
Il prêchait ses sermons d'une voix emphatique.

Les enfants l'affublaient de quolibets moqueurs,
Ricanaient à sa vue, l'escortaient bruyamment
Dans ses déplacements, quand fin politiqueur,
Il refaisait le monde, allégoriquement.
Les adultes pourtant, écoutaient gravement,
Avec crainte et respect, ses élucubrations,
Ponctuant ses propos d'hommages véhéments :
« ***Hamdoullah**** ! ***Besmallah**** ! » vibrantes ovations

Destinées à ***Allah****, si miséricordieux,
Qui glissait finement, dans les propos du fou,
Gages de son amour infini et glorieux :
Lucidité, sagesse, clairvoyance... et bagou !
Mais voulant par là-même honorer Si Bettache,
Juché sur sa paillasse, étrange chemineau,
Qui haranguait la foule avec verve et panache,
Tel Diogène* autrefois, juché sur son tonneau.



NOTES D'ACCOMPAGNEMENT

Hamdoullah : grâce à Dieu

Besmallah : Louange à Dieu

Allah : appellation que les musulmans donnent à Dieu.

Diogène : philosophe Grec, né à Sinope (413-323 avant Jésus-Christ) célèbre pour son mépris des richesses et des conventions sociales établies. Pour vivre le plus modestement possible, il habita dans un tonneau.

MADAME SILVIO

La raison dérangée et l'esprit enfiévré,
Dame Silvio avait, dans les rues du village
Et au vu des passants, quelquefois délivré
Un incompréhensible et étrange message :

Cassandre au verbe grave et à l'accent tragique,
Elle a souventes fois, par ses imprécations,
Bouleversé un peu ma précoce logique,
En écumant les rues de vociférations.

Oracle de malheur, quand elle pronostiquait
Pires calamités, expiation éternelle,
Pas un mot foudroyant, à ses maux, ne manquait,
Tous les feux de l'enfer semblaient couver en elle.

J'écoutais haletant ses cascades d'horreurs
Qui redimentionnaient le monde à sa mesure,
Et le timbre brutal de ses mots persifleurs,
Me glaçait d'un effroi, qui aujourd'hui perdure.

LE GARDE-CHAMPÊTRE

Était-ce seulement prestige de l'habit
Qui lui donnait toujours ce martial acabit ?
L'uniforme kaki, le képi flamboyant,
Regard observateur, œil vif et clairvoyant,
Ce gardien de la paix, shérif original,
Garant irréprochable de l'ordre communal,
Arpentait Zemmora du matin jusqu'au soir,
La cravache nouée à son ceinturon noir.
Les gamins innocents que nous étions alors,
Galopins enhardis ou chenapans retors,

Le craignaient et fuyaient à sa vue derechef,
Pour ne pas encourir les foudres de ce chef.
Était-ce de surcroît le prestige du verbe,
Autoritaire et ferme, convaincant ou acerbe,
Quand plusieurs fois par mois, tambour en bandoulière,
Il sillonnait les rues, la démarche altière,
S'arrêtant çà et là, signalant sa présence
Par un roulement sourd, s'amplifiant en cadence,
Allant s'accélérant, enfin tonitruant ?
Il extirpait alors, tout en le dépliant,
Le papier officiel dont il était porteur,
Et de sa voix puissante, héraut divulgateur,
Délivrait son message ou son allocution :
« *Avis ! Le Maire informe la population…* »

Voilà qui conférait à ce garde-champêtre,
Le respect de chacun, l'admiration peut-être.
Personnage mythique, à nul autre pareil,
Au visage halé par l'éclat du soleil,
Grand, trapu et velu, la moustache en broussaille,
Il savait susciter respect de la marmaille,
Crainte du braconnier, peur du contrevenant
Ou du fauteur de troubles, toujours intervenant
Avec tact et doigté, mais opportunément.
Si toujours pressenti, présent à tout moment,
Pour arbitrer la paix, pour garantir la loi,
Cet homme assermenté était de bon aloi.

MONSIEUR PRIETTO

J'ai eu la grande chance qu'il eût été mon maître :
Ce fut lui le premier, qui m'apprit à connaître
Et à m'approprier les formes du savoir.
Il était habité par le sens du devoir,

Tout son enseignement, souvent accompagné
De méthodes actives, en était imprégné.
Il portait haut et fort l'amour de son métier,
S'investissant sans cesse et jamais à moitié.

Il a su façonner l'esprit d'observation,
Illustrant chaque fois, par la présentation
De superbes gravures, l'éveil géographique.
Il a su cultiver morale, esprit civique,

Faire germer les valeurs de citoyenneté.
Avec prémonition et perspicacité,
Former et éduquer le sens écologique,
Faire aimer, respecter, la planète magique.

Il a su éduquer l'écoute musicale,
Associant l'instrument* à l'expression vocale.
Il a su faire valoir la prise d'informations :
« *On donne ... on demande* » étaient ses prescriptions.

Il a su susciter le goût de la graphie,
De la calligraphie, de la cartographie.
Il a su aborder un éveil scientifique
Enrichi d'expériences et de travaux pratiques.

Maître innovateur autant que précurseur,
Il fut assurément excellent directeur.
C'était à Zemmora, dans les années cinquante.
Pédagogue éminent, sa pratique marquante

M'a fortement marqué, puisque de son métier
Je me portai plus tard le modeste héritier.
Et j'ai pu constater, au fil de ma carrière,
Chaque fois que j'ai fait un retour en arrière,

Que la pédagogie moderne et innovante,
Quoi qu'elle fut devenue autrement motivante,
N'a plus rien inventé qu'il n'eût pas pressenti,
Ou qu'il n'eût initié en s'étant investi.

NOTES D'ACCOMPAGNEMENT

* Pour l'enseignement musical, Monsieur Prietto, après avoir rassemblé ses élèves autour de lui, s'accompagnait à la clarinette, dont il jouait fort bien.

L'ÉCOLE DE MON ENFANCE

L'école de mon enfance, surannée et austère,
Je la revois lointaine, entourée de mystère :
C'est avant tout pour moi le maître manitou,
Au visage impavide, bien que devenu flou,

Drapé de son savoir et de sa blouse noire ;
L'antique poêle de fonte, la bonne vieille armoire,
Le bureau magistral, perché sur son estrade ;
Les tables alignées en parfaite enfilade ;
Garnis d'encre violette, les petits encriers
De blanche porcelaine ; les cases et vieux plumiers ;
Le tableau noir couvert d'une écriture moulée ;
Quand la plume est ***becquée***, la larme refoulée...

L'école de mon enfance, c'est aussi cet émoi
Que je retrouve enfoui au plus profond de moi :
Un poème ânonné, ou dit en rougissant,
La craie tendre et poreuse qui s'effrite en crissant,
La badine flexible à l'action punitive,
Qui siffle sur les doigts ou sur la main fautive,
La braise incandescente qui ronronne gaiement,
La plume Sergent-Major, qui dans un grincement,
Ejecte sur la page l'imparable pâté,
Ou bien la Marseillaise, chantée avec fierté
Sur la place publique, en commémoration,
En insufflant aux mots ardeur et conviction.

L'école de mon enfance, c'est encore le piquet,
Ce coin de pénitence qui rabat le caquet ;
Ce sont ces accessoires, atouts incontournables
Pour transmettre aux enfants des connaissances stables :
Le mètre linéaire, l'équerre, le rapporteur,
La balance Roberval, la chaîne d'arpenteur ;
Ou les cartes murales de Vidal de la Blache,

Ouverture sur le monde et tout ce qui s'y cache ;
C'est, plantée sur un mât, la blanche girouette,
Pour situer du vent la moindre pirouette ;
C'est surtout la séquence d'éducation morale,
Cette confrontation édifiante et orale.

LE PHARMACIEN

Dans les années cinquante, Paul Jobard, pharmacien,
Dirigeait l'officine et tel un magicien,
Dosait et combinait les drogues lénifiantes,
Les purges efficaces, les potions tonifiantes.
Zemmora observait d'un regard soupçonneux,
Ce vieux célibataire, quinquagénaire vineux,
Au comportement trouble, parfois énigmatique,
Souvent controversé, à l'allure excentrique.
Un triste événement, qui a contribué
À tisser sa légende, lui fut attribué :
Un soir se présenta, réclamant ses services,
Un villageois, en quête de drogues curatrices.
Insomniaque chronique, il ne pouvait trouver
Au bout de sa journée, le sommeil bénéfique.
« *Prenez*, lui dit le pharmacien, en lui tendant
Le remède magique, *mais veillez cependant*
À ne point dépasser la dose qui est prescrite. »
Le patient remercie, s'acquitte et tout suite
Se couche, s'administrant le puissant narcotique.
Un doux sommeil survient, mais cas pathologique,
Ce sommeil est profond, plus que réparateur,
Nonobstant la consigne du docte prescripteur.
Il se prolonge encore, le lendemain matin
Et même le jour suivant. Oh ! Tragique destin !
Pour son dernier sommeil, l'homme fut enseveli
Et le cours de sa vie, à jamais aboli.

MADEMOISELLE ROSINE

« Bonjour, Mad'moiselle Rosine,
Maman m'envoie pour une bobine
De fil blanc DMC, et de SIMILI noir,
Une brillantine ROJA et un pochoir.
- Moi, je voudrais TINTIN,
TARZAN et BIBI FRICOTIN.
- Salut, Rosine. L'ÉCHO D'ORAN.
- Bonjour. Je cherche un modèle raglan,
À voir dans LE PETIT ÉCHO DE LA MODE.
- Donnez-moi un solide fil blanc qui raccommode
Les accrocs de mon terrible chenapan.
- Mam'zelle, avez-vous PETER PAN ?
- Vous reste-t-il encor de la laine PINGOUIN ?
J'en ai absolument besoin
Pour terminer le pull-over
Que ma fille portera cet hiver.
Une pelote seulement, de couleur châtain,
Et trempée dans le même bain.
- Avez-vous reçu BONNES SOIRÉES et NOUS DEUX,
LES PIEDS NICKELÉS pour mes neveux,
Et pour mon mari, DÉTECTIVE ?
Il faut vous dire que ***l'affaire**** *le captive.*
- Merci, Mademoiselle Rosine.
Je m'en retourne à ma cuisine. »
Arborant une mine avenante,
Toujours amène et prévenante,
Mademoiselle Rosine trottait.

Pas un instant ne s'arrêtait,
De l'un à l'autre souriante…
Et pas pour deux sous contrariante !
Sautant du comptoir aux rayons,
Pour rapporter journaux, crayons,
Articles en mercerie ou fournitures scolaires,
Laines, patrons ou produits capillaires,
Illustrés, magazines ou romans.
Les lycéens y retrouvaient céans,
Aux temps heureux de leurs vacances,
Ou en toutes autres circonstances,
Quand ils venaient en sa boutique,
Un accueil fichtrement sympathique.
Et dans ce pôle de culture
Délimitant sa devanture,
Lieu de rencontre et d'échange
Quand ils voulaient donner le change,
Ils aimaient bien se contacter,
Se concerter… ou gentiment flirter,
Sous l'œil bienveillant et placide
De leur bienveillante égide.

NOTES D'ACCOMPAGNEMENT

———————————

***l'affaire** : il s'agit de l'affaire Dominici, meurtre d'un couple d'anglais et de leur fille à Lurs, dans les années 50, alors qu'ils séjournaient dans le sud de la France, en vacances dans leur camping-car. L'enquête, qui passionna l'opinion publique avait été confiée au commissaire Sebeille. De fortes présomptions pesaient alors sur le vieux Gaston Dominici, qui fut inculpé et incarcéré, mais qui n'a jamais avoué le triple crime de Lurs. **Ndlr**

À droite, la Mercerie de Mademoiselle Rosine

HISTOIRE D'HUILE

Lucie était son nom. Alerte et dynamique,
Elle courait le village, apportant les nouvelles,
Commentant les échos avec force mimique,
Ou s'informant elle-même des moindres bagatelles.

Elle avait l'âme pieuse, le cœur compatissant,
Faisant la part du pauvre à même son armoire.
Pour les Morts, elle vouait un culte attendrissant,
Les visitant souvent, honorant leur mémoire.

Elle conservait le deuil, tout de noir vêtue,
D'une fille décédée très prématurément.
La Vierge en sa maison, avait droit de statue,
D'une veilleuse, de prières et de recueillement,

Quand voilà que survint un fâcheux incident :
La veilleuse causa, d'une manière fortuite,
Un début d'incendie... Il parait évident
Que toute la maison eût pu être détruite.

Lucinette* se signa : elle en sortait indemne
Et rendit grâce à Dieu, soucieuse et sourcilleuse,
Car pour elle se posait un épineux dilemme :
Il fallait désormais supprimer la veilleuse,

Concilier sa ferveur pour la Vierge Marie,
À la nécessité qu'imposait la prudence !
Après cogitations, la solution mûrit :
Lucinette rencontra, en toute diligence,

Le Curé du village : « *Mon Père,* lui dit-elle
Avec humilité, *je veux prendre à mes frais*
Votre électricité. La facture mensuelle
Me sera adressée, s'il vous plait, désormais. »

Lucinette : diminutif de Lucie

NOSTALGIE

À mesure que les ans se sont appesantis,
Le présent cesse d'être projection ambitieuse
Vers un futur que rivent des rêves aboutis.
Il est quête confuse et parfois laborieuse

D'un passé qui charrie des souvenirs lointains**.**
Souvent, je rentre en moi, dans mon **mémorama**,
Afin d'y retrouver ma bande de copains.
Pour moi seul, je me fais mon propre cinéma :

Le cadre est immuable, rien n'a changé depuis,
Le film a pris des rides. L'image récurrente

Recouvre mon écran. Tandis que je poursuis
Mes repères de l'enfance, mon émotion augmente.

Revoilà mes parents, qui me couvent des yeux,
Avec dans le regard, une infinie tendresse.
J'entends qu'ils m'interpellent et leur murmure joyeux
M'effleure doucement, ainsi qu'une caresse.

Revoilà ma maison, tant de fois évoquée,
La rue de mon quartier, caillouteuse et pentue
Et près de ma maison, l'imposante mosquée
Faisant face à l'église, dont la flèche pointue

Se dresse vers les cieux, divine collusion.
Mais c'est déjà la fin : l'écran s'est obscurci,
L'image s'est voilée comme pure illusion.
Subsiste le regret, un regret adouci

Par l'instant de bonheur né de cette évasion,
En des lieux que jamais je ne puis retrouver
Avec autant de joie, autant de précision,
Complices d'un passé qui sait les raviver.

ZEMMORA... AUTREFOIS

Les années ont poussé le siècle qui décline,
Mes cheveux ont chuté et la vie dégouline
Dans l'engourdissement d'un présent doucereux.
Mais reste au fond de l'âme un havre chaleureux,
Balayé par les vagues d'une enfance choyée.
Terre natale d'Algérie, en vingt ans coudoyée,
Tu es présente en moi au-delà de l'absence.
Les souvenirs affluent, se heurtent en cadence,
Émergent puissamment, sous ma mémoire qui ploie.
Au flanc de la montagne, la route se déploie,
Hérissée d'aloès, grimpante et sinueuse,
Dans le jour lumineux, guirlande lumineuse,
Que le car cahotant, crachant et gémissant,
Efface peu à peu, sous ses essieux crissant.
Zemmora apparaît au regard ébloui :
Un joyau de lumière, dans un écrin enfoui.
Ses jardins parfumés embaument à l'entour.
Mûriers, eucalyptus, appellent au détour
Le passant nonchalant, qui flâne allègrement.
Les criquets lancinants sautillent lestement,
Grisés par le soleil ; et l'ardente chaleur
Incite à l'ombrage l'indolent promeneur.
Voici que retentit, du haut du minaret,
L'appel du muezzin, juché sur son muret,
Conviant à la prière les fidèles passants.
« ***Allah Akbar*** » Dieu est Grand, clame-t-il aux croyants
Tel était Zemmora, au temps de mon enfance.

La nature immuable, de tacite accointance,
A figé à jamais ce site féerique,
L'harmonie des couleurs, le relief onirique,
Les parfums de la terre, l'écoute des silences,
Les mots que l'on ressasse, aux soirs de confidences.
Mais Zemmora n'est plus, un monde a basculé,
Évincé par les ans, par l'histoire bousculé.
Qu'est-elle donc devenue, mon instit' de l'Asile*,
Mademoiselle Foucard, à la mine gracile ?
Et Monsieur Maghraoui du cours préparatoire,
Qui m'apprit l'alphabet et la combinatoire ?
Où est Monsieur Sezner, devenu Inspecteur ?
Madame Bentolila ? Où est mon Directeur*,
Pédagogue convaincu et maître convainquant ?
Que sont-ils devenus, tous ces êtres marquants,
Les amis d'autrefois, de la prime jeunesse,
Du temps de l'insouciance, époque enchanteresse ?
Saïd ou Areski, Jacques ou Jean, Pépico,
Alexis, dit Pilou, Ahmed, Ramonico ?
Les voisins de naguère, dans quel lieu défini,
Siréjol ou Chatain, Cerdan ou Mimouni,
Se sont-ils dispersés, peut être retrouvés,
Au fil des souvenirs, pendant longtemps couvés ?
Que sont-ils devenus, Dady le menuisier,
Malédan le meunier, Isaac Dran l'épicier,
Costa le boulanger, Lissare le vigneron,
Cyprien l'éboueur, Delpeint le forgeron,
Alvergne le gendarme, Lazreg le transporteur,
Serrano le laitier, Guerriéri le docteur,

Benayoun le Rabbin, Kahloula le cadi,
Senouci le Taleb, qu'on appelait Sidi ?
Michel Serves, le coiffeur ? - Sa femme, c'était notoire,
Avait un don, une pratique incantatoire,
Secrète, mais efficace... une prédisposition
Pour guérir un malade, victime d'insolation -
Les noms se précipitent, chargés de souvenirs,
En vain je les refoule, je veux les contenir,
Zemmora m'envahit, m'entraîne et me subjugue,
Dans un monde où passé, au présent se conjugue.

NOTES D'ACCOMPAGNEMENT

———————————

Asile : appellation de l'Ecole Maternelle, autrefois.
Mon Directeur : Monsieur Prietto

ZEMMORA... DE A À Z

A *vé* ! Mon beau village, à flanc des verts coteaux,
B ercé par le concert mélodieux des oiseaux :
C hardonnerets, mésanges, hirondelles, roitelets,
D ébridés et railleurs, diserts et guillerets,
E xubérants d'entrain, de volubilité,
F iers de parader… Dans les matins d'été,
G iroflées, pâquerettes, tulipes, marguerites,
H issaient leurs fières corolles. De belles clématites
I nclinaient leurs guirlandes aux fleurs multicolores,
J aillies magiquement aux troublantes aurores…
K *oubba* au dôme blanc et tout de blanc chaulée...
L ézards se rôtissant sur la pierre granulée…
M a maison aux murs clairs, coiffée de tuiles miel,
N i grande ni cossue, réduite à l'essentiel,
O ù se sont écoulées dix-neuf ans de ma vie...
P résence d'une nature, luxuriante à l'envie,
Q ui tant me fascinait. Spectacle incomparable
R avissant mon regard : une *vue imprenable*
S ur la montagne proche et sa douceur exquise…
T andis que face à moi, la mosquée et l'église,
U nies en communion dans le culte divin,
V oisinaient… Le viaduc : train à fleur de ravin,
W agons bringuebalant de roulis en tangages…
X avier, Isaac, Kader, parlant mêmes langages...
Y ouyous exubérants, rassemblements festifs...
Z emmora me remplit d'émois rétrospectifs.

NON, JE N'AI PAS OUBLIÉ

Comment imaginer que je puisse oublier
Les lieux chéris de mon enfance,
Où en culotte courte et pimpant tablier,
Je grandissais dans l'insouciance ?

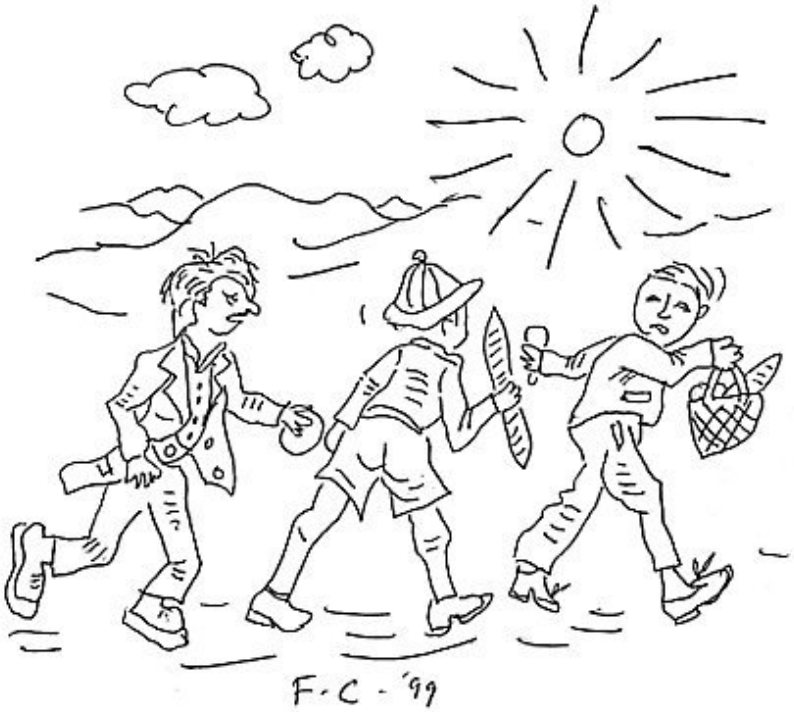
Comment imaginer que je puisse oublier
La maison qui m'a vu grandir,
Dont le moindre recoin semblait si familier
Pour rêvasser et m'ébaudir ?

Comment imaginer que je puisse oublier
Ce paysage insoupçonnable
Que j'observais émerveillé, de mon palier,
Avec sa vue incontournable ?

Comment imaginer que je puisse oublier
Ces doux moments de vrais bonheurs,
De vraies vacances dans le giron hospitalier
De mes parents admirateurs.

ZEMMORA D'HIER... ET D'AUJOURD'HUI

QUARANTE ANNÉES DÉJÀ !



Quarante années déjà : je n'oublie pas pourtant
Cette terre généreuse, gorgée par le soleil,
Pays de mes racines, présente à chaque instant,
Auréolée d'un charme à nul autre pareil.

Quarante années déjà : des souvenirs heureux
Auxquels je me rattache avec mélancolie,
Comme à une bouée, aux soirs malencontreux
Où la vie prend des rides et semble moins jolie.

Quarante années déjà : ces amis de naguère,
Longtemps perdus de vue, mais retrouvés un jour,
Bonheurs inattendus que je n'espérais guère,
Un bond dans le passé, un semblant de retour.

Quarante années déjà : une photo fripée,
Aux couleurs élimées, par endroits écornée,
Piquetée et jaunie, cependant rescapée,
Qu'une main tremblotante a jadis griffonnée.

Quarante années déjà : cet album feuilleté
Où je peux retrouver, irrésistiblement,
Ma maison, mon école, les rues de ma cité,
Qui m'emplit chaque fois d'un tel ravissement.

Quarante années déjà : une génération !
Une jeunesse neuve en perte de repères,
Écoutant poliment, avec affectation,
Regrets et litanies que susurrent les pères.

Quarante années déjà… Déjà quarante années !
La vie qui se poursuit, irréversiblement,
Semaines après semaines, journées après journées,
L'oubli qui se profile, tel un renoncement.

IL RADOTE

Il radote, le ***pôvre***, il radote !
Il parle de là-bas, intarissablement,
D'un soleil capiteux qui flambe au firmament,
D'un ciel étincelant au bleu immaculé,
D'un village perdu en un lieu reculé.

Il radote, le ***pôvre***, il radote !
Il évoque des gens qui nous restent inconnus,
Leur courage, l'énergie qui les a maintenus,
Des êtres d'exception qu'il nomme avec fierté,
Dinosaures échappés d'un manège enchanté.

Il radote, le ***pôvre***, il radote.
Il s'est polarisé sur des lieux ordinaires,
Sa maison, son école, des arbres centenaires,
Il noie sa nostalgie dans les flots tourmentés
D'un verbiage prolixe et de banalités.

Il radote, le ***pôvre***, il radote !
Il est seul contre tous, perdu dans ses pensées,
Eux, ils ont l'avenir et mille billevesées,
Lui, revit le passé où il s'est confiné,
Son passé vers lequel il est resté tourné.

IMAGES

Dans mon cœur enfiévré, ressurgit mon village,
Il s'anime et prend forme, mais ce n'est qu'un mirage
De ce passé brûlant, qui nage et qui surnage,
Témoignage d'un âge apporté par l'image.

« **Est-ce** le bruit du vent dans les eucalyptus,
Qui chasse à l'horizon quelque blanc cumulus ?
- C'est l'écho assourdi d'un spectacle forain,
Ravivant un moment de plaisir et d'entrain.

- N'est-ce point le tonnerre, qui gronde sourdement,
Précurseur de l'orage, inévitablement ?
- C'est une **fantasia**, et le bruit des pétards,
Sous le galop puissant des cavaliers fêtards.

- Est-ce une symphonie, dans l'air frais du matin,
De quelque concertiste, sur quelque clavecin ?
- C'est le chant des oiseaux, aux notes harmonieuses,
Qui célèbrent l'aurore, en mélopées joyeuses.

- Serait-ce un incendie, que tout ce rougeoiement,
Cette gerbe de flammes, qui pointe au firmament ?
- C'est le soleil couchant, à l'heure crépusculaire,
Qui largue à l'horizon son éclat somptuaire.»

De mon cœur enfiévré, s'éclipse mon village,
S'évanouit l'image et se tourne la page.
Le présent s'approprie le passé mis en cage,
Cependant qu'un nuage voile le paysage.

FENÊTRE SUR SOUVENIRS

J'ai ouvert ma fenêtre, quêtant le crépuscule
D'un jour d'été grisant... grisé de canicule.
Étonamment lucide, attentif à la vie,
J'ai pu en observer, patiemment, à l'envie,
Ses manifestations, furtives apparences :
J'ai écouté vibrer, murmurer le silence,
Ce silence altéré de vagues chuchotis,
Bruissements, frous-frous, rumeurs, ou chocs amortis.
.
J'ai ouvert ma fenêtre, doucement reculé :
J'ai vu un promeneur sur un banc affalé ;
J'ai humé une fleur, chagrine et nostalgique,

Acculée sans espoir à son destin tragique ;
Entendu un moineau, portant à sa nichée
La mangeaille vitale, obstinément cherchée ;
Goûté à la torpeur, cet exutoire magique
Aux fatigues du corps, ce doux soporifique.

J'ai ouvert ma fenêtre, aboli espace, temps,
Plongé au nirvana de mes premiers printemps,
En ces lieux oniriques au somptueux décor,
Sous des cieux éclatants de mille paillettes d'or.
Et ne voilà-t-il pas que soudain, tansparaissent
Dans un halo de feu, ces visions qui me laissent
Ébaubi de bonheur, pantelant d'émotion,
Enivré des effluves de la sublimation.

J'ai ouvert ma fenêtre, conscient que tout bascule :
La nostalgie m'habite, en moi elle inocule
Les flashs de ma jeunesse, les souvenirs d'antan.
Je revois mon soleil, glorieux comme un titan,
Je revois mon ciel bleu, mes amis, mon enfance,
Je revois mon village, ma maison, et m'élance
Intempestivement, vers l'évasion sublime,
Vers cet autre moi-même que mon passé ranime.

KALÉIDOSCOPE

Une rue principale aux lacets sinueux,
Quelques chemins pierreux, pentus et tortueux,
Bordés les bas côtés, d'un étroit caniveau,
Un tunnel, un viaduc, un passage à niveau,
Mûriers ou aloès sur les bords du chemin,
Dévalant le talus, un alerte gamin.

La forêt de sapins aux senteurs généreuses,
Les jours d'été torrides, suivis de nuits berceuses,
Trois gros eucalyptus qui pointent vers les cieux,
Un ***oued*** encaissé au débit capricieux,
Un champ de marguerites et de coquelicots,
Les braiments alternés de joyeux bourricots.

Une gare C.F.A.*, un arrêt d'autocars,
Transports qui ne connurent les moindres avatars,
Une synagogue, une mosquée, une église,
Un maréchal-ferrant, une petite entreprise
De transports, un ***hammam***, la Mairie,
Le bureau P.T.T.*, une briqueterie.

Une école de garçons et une école de filles,
Des ***fellahs*** dans les champs brandissant leurs faucilles,
Un écrivain public, un plombier, un coiffeur,
Des chauffeurs de taxi, un fou, un assureur,
Un interprète, un médecin, un garagiste,
Des débits de tabac, un ***taleb***, un pompiste.

Une ***mahakma***, une justice de paix,
Un mulet surchargé se cabrant sous le faix,
Un hôpital civil, une gendarmerie,
Plusieurs épiceries et une mercerie,
Un abattoir municipal, quelques bouchers,
Deux boulangers et divers maraîchers.

Un restaurant, des cafés maures et des bistrots,
Une carriole tirée par un cheval au trot,
Une salle des fêtes, une place publique
Ombragée de palmiers aux cimes mirifiques,
Des badauds assoupis dans la contemplation
D'un environnement truffé d'agitation.

Un cinéma ouvert, où à guichet fermé,
Par un public fervent, Tarzan est acclamé,
Une maison bien close aux hôtesses ouvertes
Qui dans l'art de séduire sont devenues expertes,
Dévoilant tous leurs charmes face à des visiteurs
Souvent approbateurs avant que d'être acteurs.

Une maison d'arrêt. Un passant tressaillant
L'esquive prudemment. Là, le contrevenant,
Y trouve chambre d'hôte, blanchi, nourri, logé,
Accueilli quelquefois en séjour prolongé,
Veillé par un gardien qui pas à pas l'escorte,
Au nom prédestiné... puisqu'il s'appelait Porte.

L'actif garde champêtre, agent d'autorité,
Veillant pour que le droit soit toujours respecté,
Le garde forestier, ***écolo*** s'il en fut,
Protecteur des forêts et toujours à l'affût,
L'inflexible homme de loi, le huissier de justice,
Cherchant réparation du moindre préjudice.

De sympathiques vendeurs, venus des ***douars*** proches,
Drapés de ***djellabas***, nus pieds, de jeunes mioches,
Offrant aux ménagères, selon leur convenance,
Des bottes de cresson, des œufs frais, du beurre rance,
Figues de Barbarie ou produits du terroir,
Contre quelques ***doros*** qu'ils daignent percevoir.

L'imposante caserne, le monument aux morts,
Une équipe de foot sur un terrain de sports,
La Commune Mixte, flanquée de ses ***chaouchs***,
Paradant en ***burnous*** et flamboyants ***tarbouchs***,
Une bourrellerie, une quincaillerie,
À ses relents de drogues, l'unique pharmacie.

La pépinière, l'oliveraie et les vergers
De néfliers, mandariniers et orangers,
Un grand nid de cigognes au faîte d'un pylône,
Un ***yaouled*** sur un âne, monté en amazone,
Une recette des contributions directes,
En pleine migration, une colonie d'insectes.

Des colons attentifs au cours des céréales,
Prônant l'assolement, les cultures triennales
Pour l'amélioration des taux de rendement,
Choisissant leur main d'œuvre avantageusement :
D'habiles saisonniers recrutés à l'embauche
Pour le battage du blé ou la vendange proche.

Le correspondant local de l'Écho d'Oran,
Un croyant récitant des versets du Coran,
La Société Indigène de Prévoyance
Apportant aux ***fellahs*** conseils et assistance,
Un banc public propice aux haltes salutaires,
Aux émois pubertaires, aux pensées solitaires.

Le marché hebdomadaire du lundi matin :
Choix, fraîcheur, bas prix, bagou et baratin !
Une blanche ***koubba*** en haut d'un monticule,
La tanière d'un fauve… Serait-ce que j'affabule ?
Non ! Un lion autrefois a hanté nos parages.
Des éclairs syncopés et de violents orages.

Un survol d'hirondelles, filant en rase-mottes,
La ***smala***, que surplombent quelques maisons vieillottes
Aux murs blancs en torchis, consolidés de pierres
Où s'agrippent parfois quelques ramées de lierre,
Les balades nocturnes, les longs conciliabules,
Graciles sous la lune, de blanches libellules.

Des gamins ingénieux, aux fréquentes bisbilles,
Qui au fil des saisons, autour de quelques billes,
De ***karred****, de ***pignols****, de cerceaux, de damiers,
Se livrent bruyamment à leurs jeux coutumiers,
Quand ce n'est la marelle ou bien le ***carrico****,
Qui dans un gai chahut, les attirent illico.

Une rumeur publique, de grivois commérages :
Les fredaines osées de vieux maris volages,
Les ébats éhontés d'une femme infidèle,
Des couples exemplaires que l'on cite en modèle,
Unis pour le meilleur, qui dans l'adversité
Ont forgé les maillons de leur fidélité.

Étrange microcosme, où tout avait sa place,
Où tout s'articulait de manière efficace.
Étrange microcosme, qui se voulait le prisme
D'un monde de progrès visant à l'éclectisme.
Étrange microcosme, où rien n'était omis
Et qui, à perdurer, longtemps semblait promis.

NOTES D'ACCOMPAGNEMENT

Mots présentés dans l'ordre où ils sont apparus dans le poème

oued : rivière algérienne.
C.F.A. Chemin de Fer Algérien.
hammam : bain maure.
P.T.T. Poste Télégraphe Téléphone.
taleb : homme de science, écrivain public, médecin de l'âme.
fellah : paysan, agriculteur.
mahakma : justice musulmane, présidée par un cadi.
écolo : écologiste, qui défend l'environnement naturel.
douars : village arabe, unité administrative rurale en Afrique du Nord.
djellaba : tunique en laine, en soie ou en coton, portée par les hommes.
doros : appellation en arabe des pièces de 5 francs (monnaie en anciens francs qui avait cours en Algérie dans les années 50) avant que ne fut intervenue la réévaluation du franc.
chaouch : huissiers, appariteurs en uniformes, qui officiaient à la Commune Mixte.
burnous : grand manteau de laine à capuchon, porté par les musulmans.
tarbouch : turban ou bonnet rond tronconique, orné d'un gland.
yaouled : gamin.
koubba : monument élevé sur la tombe d'un marabout.
smala : appellation qui désignait autrefois le quartier arabe à Zemmora.
karreds : adaptation du jeu des osselets. Cinq petits cailloux d'égale grosseur, soigneuse-ment sélectionnés, polis et poncés, servent de base à ce jeu d'adresse qui consiste à prendre les cinq objets dans une main, à les lancer verticalement puis à les rattraper au vol sur le dos de la main après avoir opéré un retournement, ensuite à les laisser choir au sol et à les reprendre adroitement un par un, puis deux par deux, puis trois par trois et ainsi de suite, pendant que le cinquième caillou est lancé en l'air et doit être lui-même rat-

trapé par la même main au terme de sa trajectoire.
pignols : noyaux d'abricots. Le jeu consiste à introduire un noyau dans l'orifice recourbé d'un tuyau de descente des eaux de pluies (gouttière) et à essayer de l'expulser (***le dégommer***) en le bombardant à l'aide d'autres noyaux. Le jeu peut se pratiquer à deux ou plusieurs joueurs qui effectuent leur lancer à tour de rôle. Tout noyau qui reste bloqué dans le tuyau est perdu par le joueur. Tous les noyaux expulsés à la suite d'un jet sont acquis par le joueur qui vient de *tirer*. Tout joueur à court de munitions est automatiquement mis hors jeu.
carrico : petit véhicule fait d'une planche sur laquelle sont fixés sur un axe deux roulements à billes. Un troisième roulement à billes, articulé sur un tasseau horizontal pivotant relié à une poutre perpendiculaire, tient lieu de direction.

MA MAISON

Avec le temps, mes souvenirs
Que rien ne peut plus contenir
Viennent me chercher par la main.
Ils m'entraînent en un tournemain
Vers les prémices de l'enfance
Et aussitôt que je m'élance,
Je sais que je vais déboucher
Dans ma maison, face au clocher,
Sur la placette de l'Église,
Où mon passé se focalise.

La voilà qui réapparaît :
Telle elle était, telle elle renaît.
En haut du petit escalier,
Je redécouvre mon pallier,
Je crois revoir s'ouvrir la porte,
Entrer mon père qui rapporte
Dans son couffin, fruits veloutés,
Primeurs fraîchement achetés.
Ému, à mon tour, je m'empresse,
Ma mère m'accueille avec tendresse
Dans le modeste appartement
Et je retrouve pieusement
Le cadre aimé, la douce ambiance
Du paradis de mon enfance.

MA PREMIERE CLASSE

Ce deux octobre mil neuf cent cinquante-neuf,
Fraîchement émoulu, sapé comme un sous neuf,
Je prenais possession de ma première classe,
Un instant d'émotion, que souvent je ressasse.
J'étais jeune et novice, inexpérimenté,
Mais pétri d'enthousiasme, de spontanéité,
Je voyais s'accomplir mon vieux rêve porteur :
Enseigner à mon tour, être instituteur,
Dans cette même école qui m'avait vu élève,
J'imaginais ma voix assurant la relève,
Magistrale et dispensatrice du savoir.
Je n'en étais pas là ! Il fallait aller voir
Monsieur Aït Saïd, le directeur d'école,
Me présenter à lui, suivant le protocole...
Après un entretien, sobre et réglementaire,
Il m'affecte céans au Cours Élémentaire :
C'est ma première classe, une classe pléthorique
De quarante-huit élèves, le record historique
Que je n'atteindrai plus de toute ma carrière,
Celui inégalé, de ma classe première !
Un préau réaménagé et cloisonné
Tiendra lieu de local. Aurais-je soupçonné
Qu'il est de tradition que les derniers venus
À devoir s'adapter soient forcément tenus,
Les anciens s'adjugeant avec autorité
Les classes présentant moindre difficulté ?
Il m'envoie aussitôt en stage de formation

Auprès d'une collègue de bonne émulation.
C'est Madame Garcia qui, ces trois jours durant,
Encadrant ses élèves, expliquant, discourant,
M'initia aux ficelles de la pédagogie.
J'entrevis, étonné, combien la stratégie
Diffère, selon que l'on reçoive le savoir,
Ou bien qu'à le transmettre on acquiert le pouvoir.
Puis je fus confronté, dans mon préau fermé,
À mes quarante-huit drôles. Un instant désarmé,
Je découvre chez eux une telle volonté,
L'appétit du savoir, la réceptivité,
Sous leurs minois espiègles et leurs mines accortes,
Que mes résolutions, redevenues plus fortes,
M'entraînent sans fléchir dans cette voie choisie
Que pendant trente-sept ans j'ai ardemment suivie.
Bien que pour la plupart, ils fussent originaires
De familles modestes, aux ressources précaires,
Acculées fréquemment au seuil de pauvreté
Par les vicissitudes et par l'adversité,
Aucun de ces enfants n'était caractériel,
Aucun ne présentait de trouble, même véniel,
Dans le comportement, aucun cas dyslexique,
D'ordre relationnel ou bien psychologique.
Il me souvient des noms de ces premiers élèves.
Si bien d'autres ensuite ont repris la relève,
Ceux-là sont demeurés gravés dans ma mémoire,
Tandis que je déroule la trame évocatoire.
Il en est un entre autres, un voisin de quartier,
Écolier animé par la joie d'étudier,

Chaque matin et soir, il était préposé
- Par les jours d'aujourd'hui, quel maître l'eût osé ? -
Au transport des cahiers de l'école à chez moi.
La marque de confiance titillait son émoi :
C'était un privilège ! Quel bonheur ! Quelle fierté !
Ma mère l'accueillait avec cordialité :
Quelques douces paroles et quelques friandises.
Chacun sait les enfants épris de gourmandises.
Benadda s'acquittait de sa tâche avec zèle.
Il était ponctuel, diligent et fidèle.
Ces enfants de huit ans, tellement attachants,
Auxquels j'ai consacré mes débuts trébuchants,
Je les vois resurgir des brumes du passé,
Le temps semble scellé, l'instant cadenassé :
Kahloula surdoué, qui me fixe en silence,
De ses grands yeux profonds, brillants d'intelligence,
Belkadi souffreteux, tellement pathétique,
Plié à chaque quinte par sa toux bronchitique,
Kohli impénétrable, recevant ma parole
Comme parole d'oracle tombée du Capitole,
Aït Maadi soigneux, s'appliquant à tracer
Les pleins et les déliés, sans jamais grimacer,
Marchoud, Benaïssa, Zeroual, Cachaou,
Que sont-ils devenus ? Je me demande où
Ces bambins de huit ans, promus quinquagénaires,
Qui tous de Zemmora étaient originaires,
Ont planté leurs pénates ? J'ai retrouvé l'un d'eux,
- La vie est bonifiée de moments merveilleux -
Benadda Hadj Ould Benaouda, mon porteur

De cahiers, m'a transmis un message flatteur :
Toujours à Zemmora, dirigeant d'entreprise,
Il n'a rien oublié, sa mémoire est précise.
Ses souvenirs aux miens sont venus se confondre.
Avec lui en retour, je viens de correspondre.
À travers nos messages, s'inscrit ma conviction
Que la fidélité, la considération,
L'amitié, le respect d'autrui, la tolérance,
Ont raison de l'oubli, de la désespérance,
Des discriminations… j'en ai la certitude,
En tous lieux, en tous temps, sous toutes latitudes.

CARRIÈRE

Quand le maître incrédule, a en fin de carrière,
Pour un instant fait halte, regardé en arrière,
Il évoque l'Algérie, le temps de ses débuts.
Cinquante-neuf : Zemmora. Ses premiers attributs.
Élève en cette école, il y devint un maître.
Quel éloquent symbole, où l'on voit apparaître
La chaîne du savoir, reçu puis retransmis,
Dans un même semis, par un même commis !

Soixante : Sidi-Bel-Abbès. L'école Avicenne,
Puis l'école Turgot, deux années le retiennent.
Et c'est l'indépendance : mil neuf cent soixante deux.
Maître déraciné, au destin hasardeux,

Il accoste en France, atterrit dans le Nord.
Bucquoy, Pas-de-Calais, l'accueille tout d'abord.
Ensuite, en soixante-trois, à Saint-Illiers-la-Ville,
Le naufragé arrive et élit domicile.
Chargé d'école à classe unique, sept ans durant,
Secrétaire de Mairie et Maître concourant,
Il instruit les affaires autant que ses disciples,
Acteur écartelé à des tâches multiples.
Soixante-dix : Clichy-sous-Bois, école Jean Macé.

Un temps de transition dans le temps amorcé.
Soumis â l'entretien, pour créditer remploi,
Le maître est agréé, signe de bon aloi.
Il postule et obtient sa première direction :
Longpont-sur-Orge, heureuse promotion.
Il y fera cinq ans. Puis Morangis suivra.
L'école Édouard Herriot, un an le retiendra.
Et en soixante-seize, Massy : l'école Descartes.
C'est onze ans d'affilée que le destin encarte,
Lorsqu'en quatre-vingt sept, inconstant migrateur,
Il aborde à Chilly, à l'école Pasteur…

Quand le maître, incrédule, a en fin de carrière,
Pour un instant fait halte, regardé en arrière,
Il évoque nostalgique, ses deux mille enfants,
S'abreuvant au savoir, vociférant, piaffant,
Il évoque l'Algérie, les enfants d'autrefois,
La classe de CE2 aux quarante-sept minois,
Kohli, qui a dix ans et son oncle huit ans,
L'oncle et le neveu, côte à côte, apprenant.
Dekkiche en CM2, studieux et obstiné,
Apprenti du savoir, par l'étude fasciné.
À Saint-Illiers-la-Ville, il évoque Maryse,
À vingt ans, mère et veuve et par la vie surprise,
Éric à Morangis, défunt tragiquement
D'un drame domestique, funeste dénouement.
Et Pascal à Massy, laborieux et bûcheur,
Devenu maintenant un éminent chercheur.
Il évoque le cortège de tous ces enfants sages,

Dissipés ou studieux. Il revoit les visages
De ces enfants radieux, de ces enfants soucieux,
Et reçoit le message, qui tombe, sentencieux :
Le fleuve de la vie, irrémédiablement,
Poursuit, imperturbable, son lent cheminement.

RETROUVAILLES

Quand après quarante ans, ont surgi mes amis,
J'ai vu ressusciter tant de moments omis,
Car soudain, le passé a refait émersion
Et de l'instant présent a repris possession.
Saïd, Rachid, Abd-el-Madjid, je m'en souviens,
Dès l'école communale, dans des temps très anciens,
Ont été mes copains. Si l'enfance eut ses jeux,
Plus tard l'adolescence offrit d'autres enjeux.

Nous étions des enfants sur les bancs de l'école,
Attentifs à un maître à la sage parole,
Recevant le savoir qu'il savait dispenser.
Ensuite, de jeunes maîtres qui n'allions que passer
En notre propre école, pour transmettre un moment
À de jeunes disciples le suprême ferment,
Avant que ne survint la longue parenthèse,
Nos chemins divergeant. Selon toute hypothèse,

Nos routes jamais plus n'eussent dû se croiser.
Mais le destin sans doute sembla se raviser,
Puisqu'il favorisa, devenus vétérans,
L'instant des retrouvailles, au bout de quarante ans.
Quand quarante ans après, j'ai revu mes amis,
Images d'autrefois, souvenirs endormis,
Ont jailli pêle-mêle, tel un feu d'artifice,
Fusant de toutes parts en cet instant propice.

Un halo de lumière inonda Zemmora
Et dans cette vision où mémoire et aura
Transcendent le passé jusqu'à le sublimer,
J'ai senti mon village à nouveau s'animer,
Chacun retrouver place où il fut autrefois.
Dans le tohu-bohu du train-train, je revois
Chacun reprendre vie où il vécut naguère.
Mon trouble grandissant, je n'imaginais guère

Que le passé défunt eût gardé ce pouvoir
De perdurer intact, de laisser entrevoir
Les instants merveilleux qui de notre jeunesse
Ont fait une épopée douce et enchanteresse.
Une morne nouvelle, cependant affecta
L'instant des retrouvailles, notre cœur s'attrista :
Notre maître n'est plus, voilà qui nous accable.
La vie donne... et reprend ! La vie est implacable !

PHOTOS

Zemmora a été notre patrie première,
Et nos pères avant nous y ont vu la lumière,
Se liant d'amitié, en ces années cinquante,
Où respect et estime étaient vertus marquantes.

Puis la vie nous happa dans son grand tourbillon.
Chacun à sa mesure a creusé son sillon :
États-Unis pour l'un et pour l'autre la France.
Lors, a passé le temps, de joies et de souffrances.

Des circonstances fortuites, cinquante années plus tard,
Nous remirent en présence, par un curieux hasard,
À Savigny-sur-Orge, la ville où nous avons
Chacun fortuitement posé nos balluchons.

Jadis à Zemmora, nous étions deux gamins,
Jouant, caracolant sur les bords des chemins,
Riant, tournicotant, musardant à l'envie,
Espiègles, innocents des choses de la vie.

À Sidi-Bel-Abbès, au Lycée Laperrine,
Nous fûmes façonnés à cette discipline
Qui prônait le travail, l'effort et la rigueur,
Où le savoir conquis insufflait la vigueur.

Ce sont deux hommes mûrs, aux cheveux clairsemés,
Aux tempes grisonnantes, aux regards embrumés
Que faisait chavirer une forte émotion
Qui se sont retrouvés avec jubilation.

Cet été, mon copain reverra Zemmora :
Son cœur le mènera vers ceux qu'il honora,
Ses yeux retrouveront nos sites familiers,
Et ses pas fouleront nos chemins d'écoliers.

Kodak fera le reste : tel un outil malin !
Une part de mon passé, dont je reste orphelin,
Retrouvera relief, contours, couleurs et formes.
Kodak fera le reste : des photos dans les normes !

ENTRE LA TERRE D'EXIL... ET LA TERRE NATALE

Sur cette terre d'exil, échoué malgré moi,
J'ai retrouvé racines et clamé mon émoi.
Mais le vent de l'Histoire, puissant catalyseur,
N'a pas, malgré les ans, élagué de mon cœur,
La mémoire nostalgique, vivace, transcendantale,
Des rivages perdus de la terre natale,
Que viennent caresser, voluptueusement,
Les vagues écumantes. Cruel ressentiment
D'une mer commune, la Méditerranée,
Fracturée à jamais. Époque surannée !

Terre d'exil, accueillante, cordiale, hospitalière !
Je vois se profiler ta ligne familière,
Tes villes verdoyantes, tes sites épanouis,
Tes paysages grandioses, aux charmes inouïs.
Je hume le parfum de tes jardins fleuris,
Aux massifs généreux, aux tracés équarris.
J'égrène le sable tiède de tes plages dorées.
Et le chant des oiseaux, aux notes délurées,
Me fait penser : justice, paix, solidarité,
Équité, liberté, perfectibilité.

Terre natale, lumineuse, sublime, inaltérée !
En goûtant à l'ivresse d'une nuit éthérée,
J'ai subi la magie de ton soleil couchant,
La féerie de l'aube, dans un matin flambant,
Croqué tes fruits juteux, aux couleurs flamboyantes,
Effleuré tes maisons, aux formes chatoyantes,
Quand souffle le Simoun, au temps des fenaisons.
Et dans la chaude odeur de tes exhalaisons,
J'ai rêvé : tolérance, amour, fraternité,
Espéré en un monde de magnanimité.

ANDRÉ ET MICHEL

Du manège enchanté de mes jeunes années,
Deux amis retrouvés en une même journée
Ont ravivé l'extase et les joies de l'enfance,
De cette époque heureuse où planait l'insouciance,

Malgré des temps précaires et maintes privations
Imposées par la guerre. Ces considérations
Ne nous dérangeaient pas ! Il faut dire qu'à six ans,
Nous étions seulement d'innocents chenapans,

Dont le jeu incarnait, au sortir de l'école,
Le passe-temps favori. De modestes bricoles,
Pour cette envolée folle de jeunes étourneaux,
La toupie, la marelle, les pignols, le cerceau,

Les osselets, les billes, étaient nos accessoires.
Chaque jeu imposait ses règles et ses déboires,
Et ainsi se forgeait, d'un élan positif
L'initiation précoce au monde associatif.

Soixante ans passés sans qu'il m'eût été donné
De revoir mes amis ! Eussé-je soupçonné
Cette longue parenthèse ? Dussé-je renoncer ?
Ou forcer le destin ? Comment les relancer ?

Soixante années plus tard, chacun à sa manière
A poursuivi son rêve, connu croix et bannière,
Chacun dans l'existence a tracé son sillon,
Traversé de la vie l'étonnant tourbillon.

Qu'il est long, le chemin qui sépare un enfant
D'un homme grisonnant ! Parcours déconcertant,
Lorsqu'il n'est balisé par le moindre repère.
On s'interroge alors, on suppute, on espère...

« Qu'est devenu Michel ? Reconnaîtrai-je André ?
Identifieront-ils mon visage cendré ?
Le dialogue rompu depuis six décennies
Aura-t-il résisté à si longue aphonie ? »

Pas plus tôt retrouvés, la crainte fut levée :
Car d'un bond prodigieux, la mémoire conservée
Opéra la jonction vers le lointain passé.
Les détails fusaient, sans que nul fût lassé.

L'espace d'un moment, les plages de l'enfance
Étaient réinvesties avec exubérance,
Pour évoquer ensemble, d'un même diapason,
Nos souvenirs communs resurgis à foison,

Les personnes connues, nos parents disparus.
Dans un même enthousiasme, nous étions accourus,
Pour rebâtir ce monde, un monde où Zemmora,
Fut notre Eldorado... et toujours le sera !